



laMétive

Quantum - 13 et 14 mars 2010

L'expérience de la démocratie – proposition de problématique par Bertrand Ogilvie et Agnès Bourgeois.

L'idée de « démocratie » apparue dans la Grèce antique, a joué, après une très longue éclipse, un rôle déterminant dans les réflexions et les débats politiques à partir de la Révolution française, durant tout le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui, dans les pays industrialisés, puis tendanciellement dans la plus grande partie du monde, pour devenir cet objet consensuel, ce synonyme du « bien » et du « juste » en politique.

La plupart des philosophes sont aujourd'hui d'accord pour dire que ce terme ne désigne en réalité aucun régime politique particulier : il faut d'une part le distinguer soigneusement de l'usage médiatique et électoral qui en est fait, d'autre part ne pas se cacher qu'il ne sert la plupart du temps que de prête nom pour des régimes oligarchiques fondés sur le pouvoir de la richesse et la reproduction systématique et discrète des inégalités (Europe, États-Unis, etc.), enfin qu'il est de plus en plus relativisé par ces mêmes pouvoirs de moins en moins discrets qui tendent à remplacer le vocabulaire de la démocratie par celui de la performance entrepreneuriale fondée sur la compétition des individus au détriment de l'espace publique (la nation est une entreprise, les universités aussi, les hôpitaux, etc.). On trouve la plus claire expression de cette idée dans la formule célèbre de Margareth Thatcher, prononcée au cours d'une entretien avec le *Women's Own magazine*, le 31 octobre 1987 : « there is no such thing as society »¹.

A l'écart de cet type de débat qui se focalise sur les inconvénients du pouvoir personnel par opposition au parlementarisme, au système de la représentation, de l'élection, etc., nous avons voulu travailler de manière beaucoup plus concrète sur ce que démocratie veut dire depuis que ce terme a été inventé et surtout revendiqué : la tendance irrépressible à l'égalité, au cœur de tout régime politique quel qu'il soit, et l'idée qu'une telle tendance ne constitue aucunement un idéal, un rêve, un principe dont il faudrait attendre ou espérer la réalisation, même en y « œuvrant » de manière active, mais une exigence permanente qui se traduit dans procédures qui s'arrachent, se décident, s'effectuent, et ne peuvent s'obtenir d'aucune autre façon, comme l'histoire des luttes sociales l'a suffisamment montré. La démocratie n'est pas un principe, une idée, mais un geste, un

¹ « I think we've been through a period where too many people have been given to understand that if they have a problem, it's the government's job to cope with it. 'I have a problem, I'll get a grant.' 'I'm homeless, the government must house me.' They're casting their problem on society. And, you know, there is no such thing as society. There are individual men and women, and there are families. And no government can do anything except through people, and people must look to themselves first. It's our duty to look after ourselves and then, also to look after our neighbour. People have got the entitlements too much in mind, without the obligations. There's no such thing as entitlement, unless someone has first met an obligation. »

« Je pense que nous avons traversé une période où on a laissé entendre à trop de gens que, s'ils ont un problème, c'est au gouvernement de le régler. "J'ai un problème, je vais demander une subvention." "Je suis SDF, le gouvernement doit me loger." Ils rejettent leur problème sur la société. Or, vous savez, il n'existe pas une chose telle que la société. Il y a des individus hommes et femmes, et il y a des familles. Et aucun gouvernement ne peut rien faire sinon par l'intermédiaire des gens, et les gens doivent d'abord s'occuper d'eux-mêmes. Il est de notre devoir de nous occuper de nous-mêmes, et ensuite, de nous occuper aussi de notre voisin. Les gens ont trop les droits à l'esprit, sans les devoirs. Il n'existe pas une chose tel que le droit, à moins d'avoir d'abord répondu à un devoir. »

comportement, un partage d'expérience concernant tous les domaines de l'existence sociale, collective. Elle concerne aussi, notamment, le langage et la perception car elle est une guerre de tous les instants pour rendre visible l'invisible, le dénié, le refoulé des rapports de force, bien sûr dans le domaine de l'injustice, mais pas seulement : aussi et peut-être d'abord dans le domaine de l'existence, du droit à être perçu comme existant (c'est pourquoi elle concerne aussi la question du rapport entre les sexes et celle de la production du genre, la question de l'enfance, la question du travail et de son organisation, la question donc pour le dire de manière générique de la « condition » (condition humaine, et tout ce qui la rend possible, ses conditions de possibilités, au sens où il ne peut y avoir de pensée pure, ou de création, ou de travail productif sans que certains s'occupent de nourrir et de vêtir le corps du penseur, de l'artiste ou de l'entrepreneur. Le problème étant que ce sont toujours les mêmes qui le font).

C'est donc autour de l' « expérience » que nous voudrions travailler, c'est-à-dire vivre et faire vivre pendant deux jours un petit collectif autour de ce mot de démocratie. Non pas en parlant *sur* la démocratie, ni en vivant un moment *de* démocratie (car un groupe n'est pas une société), mais en s'efforçant de donner à la forme même de notre travail une allure qui soit en rapport avec cette question de la démocratie. Si la démocratie est bien la remise en question de toutes les hiérarchies (ce qui ne veut pas dire leur abolition au sens simple), nous avons pensé d'abord à remettre en jeu sans hiérarchie une multiplicité d'éléments mis en commun et à égalité, sur un plan d'immanence, comme disent les philosophes : gestes, images, sons, textes, intervenants, tous seront jetés comme des dés sur le plateau de La Métive, en hommage à l'une des idées les plus fortes que les grecs nous aient légué : l'idée que les rôles (comme les tâches politiques) doivent être d'abord tirés au sort et confiés non pas aux « compétents » et aux « experts », mais à ceux qui n'en veulent pas ! Compte tenu du fait que ces fonctions doivent être accomplies de toute façon : il faut bien parler, bouger, voir, entendre et écouter, intervenir, travailler, manger et boire, mais il n'y aura pas d'emblée et décrétés une fois pour toutes des « spécialistes » de l'image, du son, du texte, de la cuisine, etc. C'est bien l'idée qui rendait fou de rage Platon dans le livre VIII de la *République*, quand il disait que la démocratie est un régime de chaos et d'anarchie dans lequel les fils ne respectent plus les pères, les femmes les hommes, les ouvriers les patrons, les esclaves les maîtres, et même les animaux les humains ! On pourrait bien d'ailleurs commencer par la lecture de ce passage étonnant. La compétence peut bien être finalement reconnue sans doute, mais chemin faisant, pas au début, pas pour toujours, et surtout pas de manière à ce qu'elle donne un quelconque pouvoir sur les autres, un droit à organiser la vie des autres.

Cette relation d'égalité elle-même n'est pas donnée, elle est à produire, à incarner, il faut lui donner corps, et c'est pourquoi le fil conducteur de ce travail sera un travail de plateau proposé par un metteur en scène (qui n'est pas ici un « expert » non plus mais qui est porteur d'un certain nombre de propositions spatiales issues de son histoire et de son travail). C'est sur ce plateau qu'on fera l'expérience de cette multiplicité d'éléments, sensibles, affectifs et olfactifs, intellectuels et manuels, issus de notre vie collective, sociale et historique, qui nous ont modelés en profondeurs et dont on fera la tentative de tous les remettre en jeu.

Il s'agit d'expérimenter la démocratie comme quelque chose de non fixe, un récif qui dévie sans cesse. Le récif c'est le plateau, l'espace de jeu, l'espace de représentation. On ne sait pas d'où on part et on ne sait pas où on va. On a à sa disposition un certain nombre d'éléments, qui sont des possibilités. On a juste ce qu'on voit, perçoit devant soi. On essaie de s'organiser, on invente une vie en commun dont la question, le nœud serait, la communauté elle-même. Dans cette communauté chacun ramène, à travers son corps, sa culture. Il ne s'agit pas de trouver un dénominateur commun au risque de gommer tout ce qui peut distinguer l'un de l'autre, mais au contraire de s'amuser à confronter et à mettre côte à côte toutes les singularités et à les faire cohabiter dans un

réajustement permanent, parce qu'un petit coup de vent, un mot, une pensée, un besoin, tout nouvel élément, à commencer par le temps, fait tanguer l'édifice et mélange toutes les cartes.